

ADRESSE DU PETIT PORTEUR  
AUX ABONNÉS DE "L'OPINION PUBLIQUE."

(pour le premier de l'an 1870.)

Oh ! que de belles choses  
On voit le jour de l'an !  
Les fronts les plus moroses  
Brillent comme des roses  
Sous le soleil levant.

Mille clochettes sonnent  
Sur le dos des coursiers ;  
Quel port grave ils se donnent  
Quand leurs fronts se couronnent  
De panaches altiers.

La souple carriole  
Fuit triomphalement,  
Comme fuit la gondole  
Dont Venise raffole,  
Sous son bleu firmament.

Devant tout ce qui brille,  
Or, cristal et joyau,  
Plus d'une jeune fille  
Sentent sous la mantille  
Leur cœur battre bien haut.

Pour l'enfant qui chancelle  
C'est le jour des bonbons,  
Et sa vive prune  
Craint que comme un coup d'aile  
Ils lui fassent faux-bonds.

Le jeune homme fait trêve  
D'étude ou de labeur ;  
S'il sourit ou s'il rêve  
C'est qu'une noble sève  
Fermente dans son cœur.

Le bon vieillard rassemble  
Tous ses petits enfants,  
Et d'une voix qui tremble  
Il les égale ensemble  
De ses propos charmants.

Les heures de tempête  
Passent comme un torrent.  
Aujourd'hui tout est fête,  
Sérénité parfaite,  
Splendeur, enivrement.

Pour moi qui sur ma route  
Verse tant de sueurs,  
Pour moi qui ne redoute  
Quand la foule m'écoute  
Que ses regards moqueurs :

Aujourd'hui je l'aborde  
Sans trouble et sans effroi ;  
C'est un jour de concorde,  
Et je sais qu'elle accorde  
Un sourire pour moi.

Son accueil sympathique  
M'entoure à chaque pas,  
Car je lui communique  
"L'Opinion Publique"  
Que je porte en mes bras.

Je suis fier d'un tel rôle ;  
Pour ne point l'échanger  
Je vivrais dans la géole,  
Ou j'irais jusqu'au pôle  
Affronter le danger.

Je porte la science  
De plus d'un écrivain  
Qui dit tout ce qu'il pense,  
Et sa noble éloquence  
Ne tonne pas en vain.

Quel beau rêve de croire  
Que tous ces longs écrits,  
Jaillis de leur grimoire,  
Apporteront la gloire  
A ces mâles esprits !

Je suis fier de mon rôle ;  
Pour ne point l'échanger  
Je vivrais dans la géole,  
Ou j'irais jusqu'au pôle  
Affronter le danger.

EUSTACHE PRUD'HOMME

## CHRONIQUE.

Dans quelques heures, le timbre métallique retentira encore douze fois, sur l'antique horloge des temps, et 1869 ne vivra plus bientôt que dans nos souvenirs.

Je la vois s'éloigner, le corps ployé sous le fardeau des misères, le front sillonné par les rides de la vieillesse, triste, abattue et traînant péniblement ses lambeaux d'existence, à travers les frimas et les glaces, qui viennent de porter le dernier coup à une carrière soigneusement et fidèlement remplie.

Elle nous abandonne, le cœur plein de regrets, et, reste d'une vitalité qui paraissait jusqu'alors intarissable, l'on voit luire sous sa paupière à demi-closée, un dernier regard, qui est un rire pour les jeunes, une leçon pour les vieillards et un enseignement pour tous.

Quel amas de souvenirs doux et tristes elle emporte dans les plis de son manteau ? Que d'événements importants au point de vue historique ont illustré le cours de son passage ?

Elle a vu les peuples se déchirer entr'eux pour des puérilités, la carte de l'Europe prête à se changer à chaque instant, les Etats-Unis donnant à l'univers, le spectacle d'un progrès matériel, aussi étonnant que leur ambition, progrès toutefois factice, puisant la source de sa fécondité et de sa faiblesse, dans les éléments hétérogènes qui composent la population de la grande République, divisée par la différence de croyances, d'idées et de principes.

Elle a assisté à la création par la science moderne, d'une nouvelle merveille, dans l'inauguration de l'ouverture du canal de Suez, dont la conception et le plan, ont immortalisé leur auteur, Ferdinand de Lesseps.

Elle a contemplé, la religion en butte, plus que jamais, aux sarcasmes des impies, aux fureurs révolutionnaires ; répondant à toutes ces épreuves, et aux défections de quelques-uns de ses enfants, par un redoublement de zèle, de foi, et une union de croyance, qui ne dépareraient pas les plus beaux temps de l'Eglise primitive ; enfin, avant de descendre dans la tombe *hunc dimittis servum tuum* du prophète Siméon, il lui a été donné d'entrevoir, l'auguste et incomparable figure de Pie IX se détachant du fond d'un tableau le plus admirable qu'il soit possible à l'imagination de concevoir, celui de l'ouverture du Concile œcuménique du 8 décembre, ayant à ses côtés, son épiscopat fidèle, accouru à sa voix des quatre parties du globe, devant lui St. Pierre de Rome, sous ses pieds la poussière des martyrs, étendant sur la tête du monde catholique, ses deux mains chargées d'une bénédiction qui doit régénérer le genre humain tout entier.

Et si nous l'interrogeons sur notre cher Canada, que ne nous rappelle-t-elle pas ? Le départ d'une nouvelle phalange de nos fils, s'acheminant vers la ville Eternelle, et allant déposer aux pieds du Souverain Pontife, un bras robuste et une foi à toute épreuve.

La Confédération, s'affermissant de plus en plus sur sa base, et joignant dans la course au progrès matériel vis-à-vis de sa voisine, le rôle de la Tortue, dans la fable "du Cerf et de la Tortue" par le bon Lafontaine, marchant à pas lents, mais sûrs d'arriver au but.

La jeunesse canadienne catholique, secouant la torpeur dans laquelle elle s'était endormie, et nous apparaissant le front chargé de promesses pour l'avenir de notre nationalité ; la littérature ajoutant de nouveaux fleurons à sa couronne déjà brillante.

Voilà, et j'en passe, quelques-uns des événements consolants que 1869 offre à nos réflexions.

N'allons pas lui redemander de laisser tomber le voile qui recouvre les douleurs, les peines qu'elle renferme dans son sein, et dont notre société a été l'impassible spectatrice. Que chacun s'interroge, et probablement il découvrira que pour un rayon de bonheur, des larmes amères ont coulé, et que les roses de la vie s'effeuillent bien vite, au contact des épines semées sur leur passage.

Cependant, malgré ses mérites et ses enseignements, à peine l'année 1869 est-elle disparue, que déjà l'oubli et l'ingratitude l'ont chassée bien loin de la mémoire de la foule, et personne, si ce n'est quelques fervents adorateurs du passé, ne songe plus à cette pauvre vieille, qui elle aussi, avait eu au printemps de sa vie les caresses et les flatteries, qui vont accueillir l'arrivée de sa fille aînée. Comme le cœur humain est ainsi fait : la vieillesse ne l'arrache que le dédain, tandis qu'il prodigue ses sourires à la jeunesse.

Où, c'est au son des hautbois, des tambours et trompettes, que 1870 fait son entrée dans le monde.

Parée comme la fiancée, que l'on mène au pied des autels, l'on voit accourir sur son passage les jeunes, les vieux, les grands, les petits, les nobles et le roturier, qui tous acclament sa venue.

Fière et belle, elle étale aux regards inquisiteurs des spectateurs, ses charmes et ses appas, comme si son printemps allait toujours être éternel.

En homme bien appris, j'ai cherché à rendre justice à la mère, il serait donc souverainement impoli de ma part, de ne point présenter mes hommages à la fille, dont l'apparition est le signal de réjouissances universelles.

Aussi quels touchants et riants tableaux, quelle poésie dans le premier jour d'un nouvel an !

Il est un tableau entre plusieurs, qui, quoiqu'ancien, offre toujours à mes yeux, la primeur de la nouveauté, remue sensiblement les fibres de mon cœur, chaque fois que j'ai le bonheur de le contempler, et force ma plume à vous en détailler les beautés.

Il est trois heures du matin, les ombres de la nuit sont encore épaisses sur la terre ; cependant, une vive clarté vient de briller aux croisées de la demeure d'un brave cultivateur de nos campagnes.

Pour peu que vous approchiez, vous allez voir un vieillard, dont les cheveux ont blanchi dans les rudes travaux des champs, sa haute taille habituellement voûtée vient de se redresser, un sourire se joue sur ses lèvres, et une larme coule de ses yeux affaiblis par les veilles et les labeurs.

Assis dans le fauteuil traditionnel de ses pères, qui a déjà vu plusieurs générations lui faire les honneurs du repos, revêtu de ses plus beaux habits du dimanche, ayant à ses côtés la compagne de ses joies et de ses peines, il est là, attentif, écoutant le moindre bruit qui peut parvenir du dehors à son oreille, faisant sortir du fourneau de son vieux brûle-gueule des bouffées de fumée, qui, en décrivant des spirales gigantesques, vont se mêler à celles de l'énorme bûche qui brûle dans l'âtre de la cheminée.

Pourquoi cette violence faite au sommeil, à une heure aussi matinale, cette joie rayonnant sur sa figure, tempérée par une larme furtive, cet air de fête qui règne par toute la maison, cette attente soutenue ?

Oh ! c'est qu'un événement heureux va s'accomplir, qui va nous expliquer la cause de cette transformation.

Tout à-coup, le son argentin des clochettes se fait entendre, une voiture d'hiver, attelée d'un vigoureux cheval canadien, vient s'arrêter à quelque distance de la maison.

Deux hommes taillés en Hercule en descendent, et marchant à pas de loup, ils espèrent entrer dans la demeure paternelle sans donner l'éveil.

A peine ont-ils entr'ouvert la porte, que le bon vieillard, depuis longtemps à laissé son siège, et deux bras encore robustes, les saisissent et les attirent sur sa poitrine.

Son cœur a deviné ce que ses yeux n'ont pu voir. Ses deux fils se dégagent doucement de cette tendre étreinte, pour tomber à genoux et demander à leur père, cette bénédiction si mystérieuse et si pleine de charmes.

Alors le cœur de ce bon vieillard n'y peut plus tenir, il pleure, mais c'est de joie, et au milieu de l'émotion qui le domine, il prononce, les deux mains étendues sur la

tête de ses enfants, des mots que Dieu seul lui a mis dans la bouche.

Ils se relèvent, mais c'est pour recevoir les embrassements d'une tendre mère, dont les sanglots sont mille fois plus éloquentes que les paroles.

Oh ! qui pourra jamais entrevoir les profondeurs de l'amour caché au fond du cœur d'une mère ?

Bientôt cependant, de nouvelles carioles amènent de nouveaux voyageurs.

Ce sont des fils dévoués, des filles bien-aimées qui, suivies de leurs progénitures respectives, font irruption dans la grande salle d'entrée.

Alors c'est une pluie de baisers retentissants, chacun en sa part et son compte, et tous vont se prosterner aux pieds du bon père de famille, qui demande pour eux les bénédiction du ciel.

Mais voilà qu'un nuage assombrit son front, il vient de compter ses enfants, et Baptiste, le plus jeune de ses fils, son Benjamin, manque au rendez-vous.

Serait-il malade, aurait-il éprouvé quelques accidents le long de sa route, et un flot de réflexions pénibles vient assaillir sa pensée.

Non : heureux vieillard, chasse bien loin de ton esprit tes alarmes, ton fils Baptiste n'est pas étendu sur un lit de douleur, les difficultés du chemin sont pour lui de vieilles connaissances, et s'il ne répond pas à l'appel, c'est que 55 milles le séparent du toit paternel, sous lequel il tarde de s'abriter.

En effet, le claquement d'un fouet, manié par une main habile, retentit au loin, accompagnée d'une voix mâle et sonore, qui stimule un coursier.

Tous les yeux sont tournés du côté d'où le bruit s'est fait entendre, mais le père a reconnu la voix de son cher enfant, et ses prévisions ne tardent pas à se réaliser.

Un instant après, un traineau s'est arrêté, et d'un bond ce fils chéri passe dans tous les bras, reçoit une étreinte chaleureuse sur toutes les poitrines et le tableau est complet.

Les hommes entourent le père, les filles se groupent autour de la mère, et la conversation, en attendant le repas, s'engage sur tous les sujets, sur tous les tons, et de temps à autre les cris des marmots, faisant aussi leur partie dans l'entretien, créent dans la maison un bourdonnement, que je ne puis mieux comparer, qu'à celui des abeilles travaillant à édifier leur ruche.

Un clin-d'œil cependant, la table se dresse, un fumet d'une agréable odeur, et tel que sait nous en donner la bonne vieille cuisine canadienne, vient flatter l'odorat d'un chacun, une nappe d'une blancheur éblouissante se déroule, les assiettes se placent, les couteaux et les fourchettes s'alignent, et enfin l'on voit arriver en serre-file un dindon gras et replet qui faisait l'ornement de la basse-cour, une mère oie, dont les ancêtres illustres ont sauvé autrefois le Capitole, une côtelette toute ruisselante de jus, appartenant à un jeune porc, qui remportait l'an dernier, le premier prix à l'Exposition Agricole du comté, un plat de boudins et de saucissons, qui se pavant orgueilleusement dans leur rotundité et dont la vue seule suffit pour faire erier de rage l'estomac le plus dyspeptique.

Toute la basse-cour y a passé, l'innocence, la jeunesse, et jusqu'au chapon dont la vignette a servi d'enseigne au clocher du village, et qui n'a pas trouvé grâce devant le couteau sanguinaire du Vatel canadien : c'est un massacre général, un coupe-gorge effrayant. Chacun aussitôt prend sa place, le père à la tête de la table, la mère à l'autre bout, les enfants par rang d'âge de chaque côté, la caraffe passe de mains en mains et reçoit une accolade fraternelle, on dit le *benedicite*, et sous les broiements des mâchoires de trois générations, les plats disparaissent comme par enchantement, et au bout de quelques minutes l'on peut parodier le vers de Virgile : "Apparent vana naves in gurgite vasto."

Ce qui veut dire en bon français qu'il ne reste plus sur la table que des os.

Commencée par un repas, la journée se termine de même, entremêlée de chansons, de lazzis et d'anecdotes, dans lesquelles brille assez souvent ce bon sel gaulois, dont on ne retrouve plus la marque sur notre marché littéraire.

Le soir arrivé, chacun laisse à regret la maison paternelle, échange une vigoureuse poignée de mains, donne et reçoit un baiser, regagne sa chaumière, emportant dans son cœur des souvenirs ineffaçables et promettant, si Dieu le veut, de se réunir de nouveau au retour du nouvel an.

Et si maintenant nous abandonnons la demeure du campagnard pour aller visiter celle du citadin, nous trouvons là encore la joie et le bonheur régnant en maîtres, nous assisterons aux plaisirs si purs des petits enfants, car pour eux le premier de l'an est l'avènement sur le trône, du roi *Chausson*, qu'une fée bienveillante vient remplir durant la nuit de bonbons, de poupées, polichinelles et joujoux de toute espèce.

En effet, que de chaussons suspendus aux pieds des clochettes ! que d'espoirs enfouis dans les mailles du tricot, qui ne paraissent jamais s'étendre assez au gré de leurs propriétaires !

Aussi ai-je vu une grand'mère, qui n'aimait pourtant pas à gêner les enfants, prêter le sien à son garçon et mettre ainsi le lendemain la guerre dans le camp.

Entendez-vous leurs cris de joie quand le matin, la petite fille aperçoit la tête d'une poupée sortant comme par enchantement du chausson magique, quand le petit garçon a vu poindre du même ustensile, les jambes d'un pantin, auquel il rêve depuis tantôt un long mois.

Voyez comme l'amour de la propriété est inné dans le cœur humain.

La petite fille s'empare de sa poupée, la drolotte, la minauda, la caresse, lui fait des joies, ne veut la donner à personne, pleure si vous la lui enlevez, chante pour l'endormir, en attendant que son tour vienne, dans quelques années, de prodiguer ses baisers et son amour à une autre poupée qui lui causera probablement un peu plus de trouble.

Quant au petit garçon, il a à peine touché au pantin, qu'il lui a déjà fait accomplir cinq cents évolutions et révolutions.

Ca l'amuse, de le voir ainsi se démener, se renversant et s'agitant en tout sens.